



ARTS ET SPECTACLES EXPOS



J.-P. AMET/DEPHOTO POUR L'EXPRESS

Entrée des (jeunes) artistes

La création contemporaine est devenue tendance, mais est-il plus facile de percer pour autant ? Enquête à l'occasion d'une exposition, aux Beaux-Arts de Paris, d'anciens étudiants.

Ils ont la trentaine et constituent la nouvelle génération des peintres, sculpteurs, vidéastes ou photographes. Parmi eux, peut-être, les stars de demain. L'époque, qui a vu l'art contemporain devenir tendance, semble leur sourire. Dans une société avide de nouveauté, les expositions consacrées à la jeune création, comme celle qui a lieu à l'Ecole des beaux-arts, se sont multipliées. Mais il n'est pas facile de mener carrière pour autant.

Vivre de son art nécessite de la patience. Et, en France, tout commence à l'école, où sont formés la plupart des artistes. « Le diplôme atteste de compétences, mais ne permet pas d'accéder d'emblée

RECONNAISSANCE
Expanded Crash,
de David Raffini (à dr.)
et Florent Pugnaire,
a été exposée
au Fresnoy,
au palais de Tokyo et
à la Villa Arson.

à ce statut, commente Gilles Galodé, ingénieur au CNRS. A la période des études s'ajoutent le temps de la construction du projet professionnel et celui du début d'acquisition de la notoriété. Sauf à être rapidement absorbé par le marché, ce qui reste l'exception, on ne peut donc sauter les étapes. Alors, il faut trouver un atelier, acheter du matériel, vivre. Et se contenter généralement d'une existence précaire. « Il n'existe pas de statut d'intermittent comme dans le milieu du spectacle vivant », regrette Yves Robert, directeur de l'école de la Villa Arson, à Nice. Conséquence : certains étudiants jettent l'éponge. Selon une étude menée par Gilles Galodé, seuls

10 à 15 % d'entre eux sont devenus artistes trente-six mois après l'obtention de leur diplôme. Mais leur vie n'est pas rose : ils déclarent tirer en moyenne 1 000 euros mensuels de leur activité.

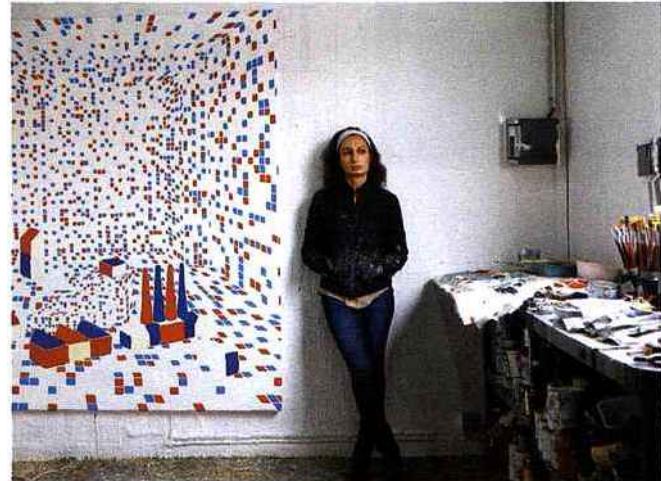
**Magasinier à la BNF
ou poseur de moquettes**
« Ceux qui s'en sortent vendent un peu, donnent des cours ou enchaînent des petits boulot », confirme Alexia Fabre, directrice du MAC/VAL, le musée d'art contemporain de Vitry-sur-Seine.

Antoine Yoseph appartient à cette catégorie. Avant de s'engager sur le terrain professionnel, il a choisi, à la fin des Beaux-Arts, d'approfondir ses recherches photogra-

phiques. Pour subvenir à ses besoins et acquitter le loyer de son atelier d'Aubervilliers, il est magasinier à mi-temps à la Bibliothèque nationale de France. Depuis qu'elle a décroché son diplôme en 2003, aux Beaux-Arts elle aussi, Thu Van Tran n'a pas ménagé ses efforts. Elle a gagné un prix, remporté une bourse et une commande publique, a fait des résidences à Séoul ou à New York. En plus des expositions auxquelles elle participe, comme au Credac ou à la Maison rouge, elle donne des cours à Gennevilliers. Quant à David Raffini, sorti en 2007 de la Villa Arson, à Nice, il connaît aussi la galère qu'impose la vie d'artiste : « Pour m'en sortir, j'ai posé des moquettes au palais des Festivals, à Cannes, et fait des chantiers de rénovation d'appartements. »

« Une satisfaction inestimable »

« Je trouve cette génération plus professionnelle, analyse Alexia Fabre. Leur formation leur apprend à monter un dossier, à exposer un projet, à se présenter. Grâce à Internet, ils sont très informés. » Sans doute. Mais négocier le virage de l'école au marché n'est pas une sinécure. Se faire connaître et se constituer un réseau restent des gageures. Trouver une galerie, sésame indispensable à tout début de carrière, demeure un objectif intimidant.



PATIENCE Il a fallu cinq ans à Farah Atassi (ici, devant une œuvre en cours de réalisation) pour être reconnue.

Villa Arson. Ce qui a valu au duo d'être invité à participer à l'exposition *Dynasty* et lui a donné accès à la galerie Torri, qui suit désormais son travail. En octobre 2011, pour la première fois, le nom des deux amis a figuré dans un stand de la Fiac. « Je commence à peine à vivre de mon art », avoue David Raffini. Ne lui arrive-t-il pas de regretter ce choix de vie ? « Je savais, avant de commencer, que je rencontrerais des difficultés, répond-il. Mais, quand je compare mon existence à celle de la majorité des gens qui travaillent, je pense que j'ai de la chance. La satisfaction que j'éprouve en faisant ce métier est inestimable. » La vie d'artiste a aussi ses bons côtés. • ANNICK COLONNA-CÉSARI

Pour Farah Atassi, les débuts se sont avérés délicats. « Quand je suis sortie des Beaux-Arts, en 2005, je cherchais encore mon style, raconte-t-elle. Alors je me suis isolée dans mon atelier et j'ai peint. » Trois années se sont ainsi écoulées, entre l'obtention de son diplôme et sa première participation à une exposition collective. Deux années supplémentaires ont été nécessaires avant que ses tableaux soient remarqués par la critique, au Salon de Montrouge puis lors de l'exposition *Dynasty*, panorama de jeunes espoirs français coordonné par le palais de Tokyo et le musée d'Art moderne de la ville de Paris. En 2010, elle fait la connaissance d'un galeriste, Renos Xippas, qui organise sa première exposition solo. Un succès. Ses sept toiles sont vendues.

UNE DÉCENNIE À L'ŒUVRE

Cette expo, intitulée *2001-2011 : Soudain, déjà*, présente les œuvres d'une trentaine de jeunes artistes, parmi les 1 100 passés entre les murs de l'Ecole des beaux-arts ces dix dernières années. Une génération pas comme les autres, selon Guillaume Désanges, son commissaire, car marquée du poids de l'Histoire, des attentats du 11 septembre à la mort de Ben Laden. De l'angoissante vidéo de Laurent Grasso, montrant un nuage de fumée qui envahit une rue de Paris, aux intérieurs inquiétants peints par Farah Atassi, cette exposition témoigne de la diversité des expressions actuelles. • A.C.-C.

Ecole des Beaux-Arts, Paris (VI^e). Jusqu'au 8 janvier 2012.